

## MARIETTE

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

## I

Le village n'était pas grand, mais il était bien situé, au fond d'un vallon laurentien, au bord d'un ruisseau bleu, entouré d'herbages et couronné de bois feuillus. On y entendait ni les rugissements de la vapeur, ni les sifflets des chemins de fer ; seuls, le tic-tac d'un petit moulin et les mugissements des bestiaux taquinaient les échos. Les habitants étaient doux de caractère et simples de cœur ; on ne se rappelait pas qu'il s'y fût jamais commis un larcin, encore moins un crime. La paix régnait là comme dans les temps imaginaires, dont nous entretenaient autrefois les poètes.

Cependant, un jour, s'y produire un fait abominable : un fils osa lever la main sur sa mère.

Le père était mort depuis longtemps, laissant un petit héritage, dont la mère tutrice sut encore augmenter la valeur par son travail et sa prudence. Toute aux soins de sa petite ferme, elle n'avait pu surveiller, comme il l'aurait fallu, l'éducation de son fils Pierre. Dès qu'il sut marcher, celui-ci se montra violent, emporté.

—C'est la jeunesse, disait la mère, il faut que jeunesse se passe.

Et elle se passait pour Pierre à tourmenter les animaux, à dénicher des nids et à battre ses camarades. Il était vigoureux et fort et ne négligeait rien pour le faire sentir. A l'école, il marquait une vive intelligence, ne travaillait pas et savait tout. L'instituteur, un brave homme, très instruit, avait pour ce mauvais sujet des faiblesses paternelles. Il le punissait rudement, mais jamais il ne lui faisait faire ses punitions. Le soir, il avait plaisir à lui apprendre tout ce qu'on n'enseigne pas d'ordinaire dans les écoles primaires, mais il le faisait sous forme de causeries. S'il avait voulu donner des leçons, l'élève ne serait pas revenu. Il revenait, au contraire, avec plaisir, mais là, comme au foyer maternel, on avait pour ses fautes une indulgence coupable.

Heureusement pour lui, Pierre n'avait pas d'ambition. Il ne rêvait pas de devenir notaire, avocat, ou médecin. Il était cultivateur et comptait bien rester cultivateur, élever des bœufs comme son père, faire le commerce de beurre et de fromage comme sa mère, mais il voulait quereller à loisir et battre à son aise, bon garçon au fond, mais terrible dans ses colères. Il perdait la tête à la moindre contradiction, et, pour

une raillerie, il aurait tué son homme, ce qu'il aurait fait à dix-huit ans, si le maire, le bailli et des notables de l'endroit ne l'en avaient empêché. La cause était sérieuse, jugez-en :

C'était un dimanche. On causait dans le bureau de poste.

—Tu crois être le seul, lui dit un de ses camarades, qui parle à Mariette ?

—Mariette est une honnête fille, et elle est trop jeune pour qu'on lui parle.

—Trop jeune ! elle va avoir quinze ans. Le garçon de Sonnevill ne la trouve pas trop jeune, lui.

Mariette était la fille de l'instituteur et Sonnevill, un riche propriétaire du canton.

—Tu mens, répliqua Pierre, et je te défends de mal parler de Mariette.

—Ah ! ah ! tu en tiens donc, mon gars ?

—Si j'en tiens, ça ne te regarde pas. Mais je te répète que Mariette est trop jeune.

—Alors pourquoi lui fais-tu la cour ? Je t'en avertis le garçon de Sonnevill a de l'avance.

—Je te dis que tu mens.

Il y avait là les gens les plus sérieux du pays. On avait vu Pierre blémir, et quand Pierre était blême, les coups n'étaient pas loin. Il avait saisi la canne d'un pauvre vieillard ; on la lui arracha des mains, il prit une chaise, et comme il la levait sur la tête de son adversaire, on poussa celui-ci et la chaise en retombant se brisa. Il tira son couteau.

—Pierre, s'écria le maire, vous allez commettre un crime !

Pierre s'arrêta soudain, remit son couteau dans sa poche et, rappelé à la raison, se rassit.

—C'est bon pour une fois, dit-il, mais retiens ta langue, sinon je te la coupe.

—Et il le ferait comme il le dit, ajouta le bailli.

## II

Pierre allait avoir vingt ans. L'idée lui avait pris d'aller voir Montréal, la grand'ville, non qu'il fût devenu tout à coup ambitieux et qu'il eût la pensée de s'y établir, il voulait s'amuser, comme tant d'autres. On lui avait tant dit que Montréal était le paradis des joies et des fêtes, mais il ne se contenterait pas d'y aller par les trains de plaisir et d'y passer une journée, comme quelques-uns de ses compatriotes. Il avait conçu la pensée de s'y installer pendant un mois et d'y mener la vie orageuse d'un fils de famille. Pour faire cela, il demandait deux cents dollars à sa mère, à valoir sur les comptes de tutelle.

Quel était le mauvais génie qui avait soufflé cette idée au pauvre Pierre et qui lui avait en même temps révélé les mystères de la procédure ? Car il parlait de procès, le malheureux garçon, de procès à faire quand il serait majeur. Mais il n'était pas encore majeur, et sa mère, en bonne ménagère canadienne, en



IL SE PRÉCIPITE SUR SA MÈRE LE POING LEVÉ, MAIS C'EST MARIETTE QU'IL RENCONTRE.—Col. 1, page 597



IL LEVA LA CHAISE SUR LA TÊTE DE SON ADVERSAIRE.—Col. 3, page 596